

ENTRETIEN

d'ANNETTE GONNIN-BOLO* AVEC CLAUDE DUBAR**

Annette Gonnin-Bolo. – Dans ton livre *La Socialisation. Construction des identités sociales et professionnelle* (1), tu as élaboré un modèle d'analyse sociologique des identités professionnelles qui est devenu une sorte de référence pour de nombreux chercheurs (et formateurs) travaillant notamment sur l'insertion des jeunes ou la formation des adultes. Ne penses-tu pas qu'il y a des dérives dans l'utilisation faite de ton modèle ?

Claude Dubar. – On ne peut jamais contrôler l'usage qui est fait de ce que l'on écrit ! Ce qui me frappe dans les thèses ou mémoires d'étudiants, c'est que ce sont à peu près toujours les mêmes phrases de ce livre qui sont citées (souvent celles de la 4^e de couverture...). De là à penser qu'on cite l'ouvrage sans l'avoir lu, il n'y a qu'un pas que je ne franchirai pas... Plus sérieusement, on sait bien, toi et moi, que le terme « identité » prête à toutes les dérives, notamment « psychologiques » : je défends souvent la thèse de la psychologisation de la vie sociale contemporaine, sous l'effet de la concurrence généralisée, de l'individualisation des rapports sociaux et de l'absence de projet collectif alternatif au libéralisme. On comprend facilement que, contrairement à la période précédente (celle des « trente glorieuses »), de nombreux chercheurs ou formateurs pensent d'abord à l'identité personnelle quand ils entendent ou lisent des propos sur l'identité... Le fait d'avoir dissocié la notion en deux (« pour autrui » et « pour soi ») doit avoir contribué à entretenir l'illusion que l'identité de quelqu'un (ce qui le définit) est d'abord ce qu'il dit de lui-même. Or, je pense avoir été clair : c'est l'inverse ! L'identité personnelle est d'abord *attribuée* par les autres, sur la base de « critères » (le nom, la couleur de la peau, le langage, le lieu d'habitation...) qui, pour beaucoup, prennent la forme de « stigmates ». Le livre d'Erwin Goffman qui porte ce titre reste, aujourd'hui, selon moi, un des livres majeurs sur l'identité !

131

* - Annette Gonnin-Bolo, Université de Nantes, CREN.

** - Claude Dubar, Laboratoire Printemps; UMR CNRS, Université de Versailles, St-Quentin-en-Yvelines.

1 - Paris, Armand Colin, 1^{re} éd., chap. 5, 1991

On pourrait aussi parler de dérives si ceux qui utilisent ce livre ne retenaient que le processus *biographique* de construction identitaire en l'interprétant de manière purement « volontariste », « génétique et mental » (cf. le premier chapitre consacré aux postérités de Piaget). Mais je pense que c'est rarement le cas : ce que j'appelle le processus *relationnel* (que j'appelle parfois aussi structurel, comme Giddens) est souvent pris en compte et nécessite d'inscrire les identifications (réciproques) dans les *relations de pouvoir* incluant les conflits et les coopérations (ce que fait d'ailleurs Piaget). De ce fait, le fonctionnement du système scolaire (et la sélection sociale saisie à travers les interactions entre enseignants et élèves) et celui du marché du travail (à travers les procédures sélectives de recrutement, de gestion de l'emploi, de notation.) – sans parler de la famille et des interactions entre parents et enfants ou frères et sœurs – interviennent nécessairement dans l'analyse des constructions (et destructions) identitaires. En faire abstraction en faisant comme s'il suffisait de *revendiquer* – c'est-à-dire chercher à atteindre – un modèle d'identité (que Goffman appelle parfois, non sans ambiguïté, « positive ») pour qu'elle soit reconnue et validée, sans inscrire cette « quête » (comme dit Erikson) dans un système d'acteurs en conflit et compétition, c'est effectivement une dérive qui, selon moi, fait sortir de la sociologie, du moins celle que je revendique.

A.G.-B. – *Que veut dire alors pour toi l'expression « construction de l'identité » ?*

C. D. – Il ne s'agit pas de « devenir ce que l'on est » ou d'autres versions du « développement personnel ». Il s'agit du processus par lequel un groupe professionnel parvient ou non à se faire reconnaître par les partenaires de ses activités de travail et par lequel les segments qui le composent (et les sujets qui constituent ces segments) se dotent de discours légitimant leur pratique. C'est devenu une *norme* pour tous ceux qui veulent parvenir à un emploi reconnu ou une mobilité qualifiante ! Le terme « construction » se distingue de celui de « transmission » dans la mesure où il ne suffit plus d'imiter les anciens ou de répéter ce qu'ils transmettent pour parvenir à la reconnaissance. Il faut aussi se battre, se cooliser, se distinguer des proches, argumenter y compris subjectivement. Construire une identité professionnelle (élément des identités personnelles), c'est continuellement s'engager dans des négociations complexes avec les autres et avec soi-même pour se faire reconnaître...

A.G.-B. – *Ton modèle est souvent présenté comme une tentative de dépasser certains clivages entre la psychologie et la sociologie. Comment vois-tu les articulations possibles de ton approche sociologique, non seulement avec la psychologie génétique, mais aussi avec la psychanalyse et certains courants de la psychologie sociale ?*

C. D. – Vaste question ! Ce que j'ai voulu tenter, à travers cette théorisation ancrée dans mes travaux empiriques sur l'insertion des jeunes ou la formation continue des salariés, c'est une prise de distance critique avec la sociologie « classique » à la fois

fonctionnaliste (priviliégiant la reproduction du système social) et déterministe (priviliégiant la causalité des structures sur les comportements). Mon point de départ a été la découverte que des sujets partageant la même situation de travail (situation de classe, entre autres) tenaient des discours très différents sur ce travail, sur l'entreprise, sur leur avenir. Impossible d'adopter le paradigme de la détermination de classe ou celui du système. Dès lors que l'on prend un autre point de vue réhabilitant la parole des « acteurs » considérés comme des « sujets » (pas nécessairement rationnels économiquement, si cette expression a un sens), on rencontre nécessairement des approches de type « compréhensif » (qui existe aussi dans la psychologie et les autres sciences humaines) et même de type « clinique » (notamment la psychanalyse qui est loin d'être unifiée) qui privilégient l'interprétation des discours ou des récits des personnes portant de leurs problèmes « identitaires ». La différence avec la plupart de ces approches psychologiques, c'est que la mienne tente de prendre en compte le *contexte social* de ces discours (à la fois le contexte de la personne qui parle et le contexte de l'entretien avec le chercheur). Certaines approches de psychologie le font également et je pense qu'il est plus important de raisonner sur les arrières-fonds *théoriques* (les conceptions de l'individualité) que sur les rattachements disciplinaires ! Il y a souvent plus de convergences entre des approches de type « interactionnistes » et « compréhensives » mises en œuvre par des spécialistes de disciplines diverses (pas seulement sociologues et psychologues mais aussi historiens, anthropologues, paléontologistes, sociolinguistes, etc.) qu'entre des approches de sociologues structuro-fonctionnalistes et celles qui se réfèrent aux courants appelés parfois, de manière souvent désinvolte, « constructivistes ». Le constructivisme, comme l'interactionnisme ou l'ethnométhodologie, est commun à de nombreuses disciplines de sciences sociales qui privilégient l'observation et l'analyse in situ à partir desquelles les chercheurs tentent de théoriser par comparaison et interprétation. C'est cette démarche d'induction comparative et généralisante (sous conditions) qui me paraît importante, pas la discipline de rattachement !

Un mot encore, si tu le permets, sur l'articulation possible entre la psychanalyse ou les démarches « cliniques » et mon approche sociologique. La sociologie s'est longtemps considérée comme une discipline « surplombante » qui était destinée à « dévoiler » les rapports sociaux et leur logique inconsciente sous l'apparence des relations inter-individuelles et des « consciences individuelles ». Lorsque dominant les structures communautaires et les croyances collectives (cf. Durkheim), cela peut se justifier : les individus sont avant tout membres de « collectifs » qui leur imposent leur place et leurs rôles. Mais lorsque ces structures et croyances se décomposent sous l'effet du capitalisme et de la modernité prônant la suprématie (libérale ou démocratique) de l'individu, les choses se compliquent : les multi-appartenances se développent, les ruptures biographiques aussi. La sociologie ne peut plus aussi facilement réduire les individus à une appartenance unique, de classe par exemple. Les mobilités se multiplient, les conversions identitaires aussi. Et apparaît une norme nouvelle :

construire son identité personnelle, avoir un « projet de vie », devenir quelqu'un... D'où ces « crises » personnelles, d'ordre psychique, dont Freud a été un témoin puis un théoricien important, dès la fin du XIX^e siècle à Vienne, haut lieu de cette « crise des identités » dont l'historien Jacques Le Rider a brossé un tableau saisissant. Depuis, cette « crise » n'a cessé de s'approfondir, avec des hauts et des bas, et la psychanalyse, à travers ses diverses « écoles », est devenue un élément de la culture moderne... Impossible donc de ne pas la prendre en compte puisque le « lien communautaire » est devenu, pour beaucoup de nos compatriotes, problématique (et le lien à la mère, mais aussi au père, est une sorte de matrice de ce lien de transmission). On voit bien que c'est le processus d'individualisation qui oblige à dépasser les barrières disciplinaires pour multiplier les approches de « l'individu sociétaire ». C'est le thème de mon dernier livre...

A. G.-B. – *Justement, tu termines ton dernier livre, La crise des identités (2), par un argumentaire serré sur la place et l'importance du langage dans les processus identitaires. Que veux-tu dire au juste par l'expression « langage de l'identité personnelle » et comment les chercheurs (et les praticiens) peuvent-ils recueillir des expressions de ce langage? S'agit-il simplement de biographies orales (« raconter sa vie ») ou l'écriture a-t-elle une grande importance?*

C. D. – Bien sûr qu'il ne s'agit pas seulement d'oralité! Le langage du corps, des vêtements, des postures, des regards a aussi beaucoup d'importance. Et l'écriture est une forme d'objectivation très importante, notamment dans le champ professionnel. Mais il est vrai que c'est l'usage des entretiens biographiques, des récits de vie adressés à un chercheur (et non à un thérapeute ou un praticien), qui m'a conduit à accorder cette place à l'analyse du langage et notamment à l'analyse structurale de récit (cf. *Analyser les entretiens biographiques*) (3) mais aussi, ensuite, à toutes les formes d'analyse de discours (cf. la dernière *Lettre de Printemps* (2002), laboratoire qui accueille une équipe de sociologues du langage). Dans le processus historique évoqué précédemment, le langage « ordinaire », celui de tout un chacun, change profondément. Il devient un vecteur de « subjectivation », c'est-à-dire de singularisation et de construction d'une subjectivité. Benveniste avait très bien vu cela dans sa théorie de l'énonciation, de la présence du sujet dans le langage. Lacan a certainement beaucoup apporté, de ce point de vue, à la psychanalyse en « découvrant » que l'inconscient était structuré comme un langage! Avoir un « projet », construire son « identité personnelle » signifie en particulier pouvoir mettre son expérience en récit, se forger, petit à petit, à travers les crises (pas seulement d'adolescence...) un langage sur « soi » (« soi » que Laing définissait comme « l'histoire que chacun se raconte à lui-même sur ce qu'il est. ») qui implique des mots et des arguments sur les

2 - Paris, PUF, 2000.

3 - Paris, Nathan, 1997.

autres et sur le monde... La notion de « monde » qui vient de la phénoménologie est au cœur de l'analyse du langage telle que nous l'avons mis en œuvre, Demazière et moi-même, à partir de « récits d'insertion » de jeunes, sept ans après leur sortie de l'école. C'est de leur expérience qu'ils tirent l'essentiel de leurs ressources pour « dire leur monde ». Les institutions (la famille, l'école, l'Église, etc.) ne leur donnent plus de « prêt à penser » (c'est-à-dire de discours tout fait, discours rapporté sans travail d'élaboration). Ils doivent faire ce travail sur eux-mêmes pour produire un récit qui est toujours un compromis (une « double transaction ») entre ce qu'ils auraient voulu et ce qu'ils risquent de devenir...

Bien sûr, les ateliers d'écriture, les occasions de produire de l'écrit intime (des carnets de bords aux autobiographies en passant par les poèmes ou les textes de rap) sont des vecteurs très intéressants de cette mise en intrigue de cet aspect des identifications temporelles que Ricoeur appelle l'identité narrative. Elle implique une *dimension éthique* et ne peut se réduire à des catégories administratives d'âge, de sexe ou de profession. Elle engage des convictions sur le monde, les autres et donc sur soi. Elle se révèle dans ces entretiens biographiques dès lors que s'enclenche une relation de confiance avec l'interlocuteur qui devient une sorte d'alter ego. C'est ça que j'ai voulu exposer sous l'expression « langage de l'identité personnelle ».

Mais dire que les questions d'identité sont des questions de langage, cela ne veut pas dire qu'elles se réduisent à des discours décontextualisés. Il faut lier l'analyse du langage à celle de l'action, et notamment du travail (mais pas seulement). Il faut tenter de relier des discours et des contextes qui ne sont pas seulement « internes » (le co-texte) mais qui sont aussi « externes » (les systèmes d'action, les réseaux institutionnels, les organisations de travail). C'est pourquoi il est toujours important de détailler le contexte des entretiens que nous recueillons et, si possible, de les relier à des observations de pratiques. Le langage, c'est d'abord celui de la vie sociale, du ou des milieux dans lesquels on boigne et donc des identifications réciproques dans l'action. Il est malheureusement rare de trouver, dans une recherche, à la fois une reconstitution du contexte et de ses acteurs et une analyse des discours et de leurs marques d'identification. C'est toute une méthodologie à développer qui suppose des formes particulières de double apprentissage : du travail de terrain et de l'analyse de discours, de l'observation directe, participative ou non, et des entretiens biographiques qui supposent des conditions particulières et un entraînement spécifique. Le recueil d'écritures s'insère tout à fait dans ce dispositif à condition de pouvoir connaître leur condition de production...

A. G.-B. – *Une autre question. L'expression « construction de l'identité » est souvent utilisée dans la formation des enseignants qui sont incités, par exemple, à « se construire une identité positive ». N'y a-t-il pas un risque en utilisant ces formules devenues « passe-partout » de réifier l'identité, d'en faire une sorte de « personnalité », de « chose mystérieuse » qu'on a ou qu'on n'a pas ?*

C. D. – Bien sûr qu'il y a des risques, pour des formateurs (ou des chercheurs), de parler d'identité comme un « mana », une sorte de distinction correspondant souvent à ce « capital social » détenu par ceux qui ont eu la chance de naître dans une « bonne » famille, d'avoir une « bonne » réussite scolaire et d'avoir appris les « bonnes » manières. C'est comme un certain usage de la notion de compétence, dans les entreprises, qui permet de réhabiliter ce qu'on appelait, dans l'armée, la « note de gueule » et surtout d'exclure tous ceux qui ne correspondent pas à la norme sociale imposée par les dirigeants. Ce n'est pas parce qu'on aborde les questions d'identification, de catégorisation et donc d'identité qu'il faut oublier les principes de base de la sociologie !

Il n'y a pas une identité d'enseignants mais des *formes identitaires* multiples, comme tu l'avais d'ailleurs bien mis en évidence dans ta thèse. Ces formes souvent composées, instables, bricolées comme au sein de tous les groupes professionnels. C'est cette diversité, enracinée dans la diversification des parcours d'activité et la pluralité des « mondes scolaires », qui rend si difficile la gestion des établissements comme la mise en œuvre d'une politique cohérente. Il n'y a pas de manichéisme en matière d'identité : une « positive » et des « négatives ». Il existe des formes et des dynamiques de définition de soi comme « professionnel » d'une discipline, d'une relation et/ou d'une pédagogie. Ce qu'il faut analyser, en écoutant les récits de pratiques et de trajets, ce sont les tentatives de mise en cohérence du récit du passé et de l'anticipation d'avenir en même temps que de son engagement dans les relations de travail et son affrontement avec les normes des politiques scolaires. Toujours cette double transaction constitutive de la construction/destruction des « mondes » autant intimes (« vécus ») que sociaux (« partagés »). On est loin de la « personnalité » mystérieuse de chacun !

136

A. G.-B. – *J'aimerais revenir sur la notion de « compétences » que tu viens d'évoquer : Comment relies-tu cette notion à celle de dynamique identitaire ? Comment interviennent les compétences acquises, négociées, reconnues dans cette dynamique ?*

C. D. – La notion de compétence, dans le débat social, en France, est située et datée. Son usage est inséparable de la mise en œuvre de cette « logique compétence », dans les entreprises (mais aussi le système scolaire) au milieu des années 80 (à la suite de la publication de *La bataille de la compétence* signée Cannac et la Cegos en 1984 et de sa mise sur agenda par le CNPF de l'époque). Elle fait partie d'un discours gestionnaire justifiant des pratiques et des dispositifs dont les analyses ont été faites et plus ou moins capitalisées depuis. J'ai tenté d'en faire la synthèse dans le dernier chapitre de *Sociologie des professions* (4) (avec P. Tripier) en montrant la

4 - Paris, Armand Colin, 1998.

récupération de cette notion par un discours normatif de consultant s'appuyant sur une sorte de vulgate psychologisante. Derrière cette offensive des employeurs, il y a une vraie « bataille identitaire » (le terme est de Danièle Linhart) consistant à sélectionner les salariés qui se convertissent à l'identité d'entreprise. Mais il y a aussi un déplacement de la négociation salariale vers des formes de transaction individualisée s'appuyant sur une certaine conception de l'équité (rémunérer la performance) qui trouve des échos chez certains salariés. Il est possible qu'on s'achemine vers une « réconciliation » de la logique compétence avec celle de la qualification impliquant de nouvelles dynamiques identitaires (celles liées à la diffusion des identités de réseau en lieu et place des identités d'entreprise).

A. G.-B. – *Dans La crise des identités, tu montres aussi comment certains groupes sociaux (les chômeurs, par exemple) tentent de se faire reconnaître contre les attributions sociales qui leur sont faites. Comment s'articulent selon toi les mouvements collectifs avec les dynamiques individuelles ?*

C. D. – C'est un point très important qui échappe souvent à ceux qui utilisent sans précaution le terme « identité ». On ne peut pas séparer identité et altérité et les dynamiques identitaires personnelles des rapports sociaux et des mouvements collectifs, à quelque échelle que ce soit. L'exemple des mouvements de chômeurs est très intéressant à cet égard. Parvenir à changer la définition que l'on donne de soi et qui procède de formes diverses d'étiquetage ne peut se faire sans coalition volontaire, sans entrer dans des relations avec les autres qui modifient la définition que l'on donnait de soi (à la fois la confiance en soi, le respect de soi et l'image de soi). Encore faut-il parvenir à la faire reconnaître et valider par les institutions et c'est là que l'action collective – et, parfois aussi, la médiation institutionnelle – est nécessaire.

En fait, c'est la négativité qui est le moteur des dynamiques identitaires individuelles comme des mouvements collectifs qui s'attaquent autant à l'ordre symbolique qu'à l'injustice économique (les minima sociaux pour les chômeurs). Et ce n'est pas parce que nous sommes dans une conjoncture très sombre pour ceux qui sont les plus stigmatisés (et souvent aussi les plus exploités) que les dynamiques identitaires sont nécessairement bloquées. Ce qu'il faut essayer de faire (ce n'est pas facile) c'est de lier la compréhension des mouvements collectifs (ou de leur absence) avec l'interprétation des dynamiques identitaires (ou de leur blocage). On ne peut plus évacuer la subjectivité des analyses sociologiques et c'est tant mieux !

A. G.-B. – *Mireille Ciffali parlait, dans cette revue (Recherche et formation, n° 25), d'identité ouverte et d'identité fermée. Ne peut-on pas faire un parallèle avec la distinction entre des identités communautaires et des identités sociétaires ? Mais une identité ouverte (comme peut-être les identités « sociétaires ») n'est-elle pas la négation de toute identification stable, de toute identité durable ?*

C. D. – Je ne connais pas les travaux dont tu parles mais la distinction ouverte/fermée me va très bien pour différencier des identifications collectives à des « cultures » ou « traditions » considérées (à tort) comme immuables et générant des « fermetures » à l'égard des autres (c'est ce que j'appelle « formes communautaires ») et des identifications subjectives à des « personnages » divers (pas seulement les proches!) avec lesquelles le sujet doit jouer et « s'ouvrir » à tous les métissages (ce sont « les formes sociétares »). En fait, plus les identifications sont plurielles et réflexives et plus les sujets peuvent se construire des références multiples et toujours partielles. L'identité personnelle est toujours une configuration de plusieurs de ces formes, mais, à un moment donné, elle peut être sous la domination d'une forme ou d'une autre. Une identité personnelle « figée » s'est une définition unique et immuable de soi qui se rattache souvent à une appartenance jugée primordiale ou simplement principale. Elle a peu de chances de se faire reconnaître durablement lorsque le contexte change et, surtout, de pouvoir affronter les crises qui se multiplient, dans toutes les sphères de l'existence. Rechercher une certaine cohérence et continuité de soi ne veut pas dire s'enfermer dans un système de rôle et d'appellation immuable! Une identité « ouverte » est la marque d'un sujet vivant qui continue à se battre, non seulement pour se faire reconnaître, mais aussi pour faire changer les choses!